

# FEMELLES

D'après les mots de :

Hillary CLINTON

Mona ELTAHAWY

Benoîte GROULT

Megumi IGARASHI

Morgane MERTEUIL

Chimamanda NGOZI ADICHIE

Geena ROCERO

Amina WADUD

Jeu : Grégory FERNANDES ou Marie QUIQUEMPOIS / Mise en scène : Matthieu DANDREAU

Chorégraphie : Efi FARMAKI / Lumière : Iannis JAPIOT / Costumes : Léa PERRON

## MONA

Quand j'étais petite, en Arabie Saoudite, dans le bus, après avoir acheté notre ticket au chauffeur, ma mère et moi devions aller au fond où deux banquettes (quatre quand nous avions de la chance) étaient réservées aux femmes.

Cela ne vous rappelle rien ?

« Ségrégation » est le seul mot qui convienne pour décrire cette situation. J'avais l'impression d'avoir déménagé sur une planète dont les habitants ne souhaiteraient qu'une chose : que les femmes n'existent pas.

J'ai vécu dans cette atmosphère surréaliste pendant six ans. Dans ce monde, toute femme, quel que soit son âge, doit avoir un protecteur homme - un père, un frère ou même un fils - et ne peut rien faire sans son autorisation. Infantilisées au-delà de ce qu'il est possible d'imaginer, elles n'ont pas le droit de voyager, d'ouvrir de compte en banque, de postuler à un travail, ni même de se faire soigner sans l'accord d'un homme. En Égypte, presque toutes les femmes ont été victimes de harcèlement sexuel. Pour être précise, ce chiffre se monte à 99,3% et les 0,7% restant avaient probablement leur téléphone éteint lorsque les sondeurs ont cherché à les contacter.

Au Yémen, une étude indique que 90% des femmes sont harcelées. Il est important de noter qu'au Yémen presque toutes les femmes sont couvertes de la tête aux pieds. Pourtant, dans nos sociétés conservatrices les gens prétendent que les femmes s'attirent des ennuis parce qu'elles s'habillent de manière impudique.

Les hommes nous tripotent et nous agressent et c'est nous qui serions coupables d'être au mauvais endroit au mauvais moment, habillées de façon inconvenante.

Les familles imposent le couvre-feu à leurs filles afin d'éviter qu'elles ne se fassent violer ou agresser, mais qui dit aux garçons et aux hommes de ne pas nous violer ou nous agresser ?

Pourquoi les femmes seraient-elles seules responsables de protéger les hommes des désirs qu'elles allument en eux ? Pourquoi les hommes ne pourraient-ils pas se maîtriser ou pourquoi n'est-ce pas eux que l'on s'efforce de contrôler s'ils sont en proie à la tentation ?

Pourquoi les hommes nous haïssent-ils autant ?

Ils nous haïssent parce qu'ils ont besoin de nous, parce qu'ils nous craignent et parce qu'ils comprennent à quel point nous contrôler est nécessaire pour nous empêcher de

sortir du rang, pour que nous restions de gentilles filles avec nos hymens intacts jusqu'à ce qu'il soit l'heure de nous baiser et de faire de nous des mères qui élèveront de futures générations de misogynes prêts à assurer la relève au sein du patriarcat. Ils nous détestent parce que nous sommes tout à la fois une tentation et une porte de sortie de cette société patriarcale dont ils finissent par se rendre compte, tôt ou tard, qu'elle les opprime aussi. Ils nous haïssent parce qu'ils savent qu'une fois que nous nous serons débarrassées de l'alliance de l'état et de la rue qui travaillent main dans la main pour nous dominer, nous leur présenterons l'addition.

Nous nous sommes débarrassés de Moubarak en Egypte, de Ben Ali en Tunisie, de Kadhafi en Libye, mais tant que la fureur contre nos oppresseurs abrités dans leur palace présidentiels ne se conjuguera pas à une fureur contre nos oppresseurs dans la rue, tant que nous n'aurons pas renversé les Moubarak qui règnent sur nos esprits, nos chambres, nos coins de rue, la révolution n'aura pas vraiment commencé.

Non seulement il faut que les femmes parlent des violations de leur corps, renoncent au silence pour affirmer leur survie au-delà du traumatisme sexuel, mais il faut également qu'elles parlent du plaisir. Car refuser de taire ses besoins et ses désirs est aussi une forme de survie. Il faut une volonté de fer pour transcender les contraintes culturelles et religieuses et déclarer :

« Je veux avoir des relations sexuelles, c'est mon droit. Je célèbre ce désir que je ressens ».

« Je t'implore de venir à moi plus rapidement que le vent, de te hisser sur ma poitrine, de creuser et labourer mon corps vigoureusement, et de ne lâcher prise qu'après m'avoir enflammée trois fois ».

## AMINA

Je propose un jihad.

Un Jihad anti-sexiste. Parce que le temps est venu pour les musulmanes de revendiquer leurs droits.

C'est une tâche titanesque, car c'est un défi aux ultra-orthodoxes qui monopolisent l'interprétation des textes. Je vois grandir cette contestation révolutionnaire, même si je mourrai avant que des grands changements se produisent.

Il faut que la musulmane surmonte le conflit entre la cellule familiale et son autonomie propre. La famille ne doit pas être tout pour une femme.

Le féminisme ne peut être islamique que s'il agit pour faire régner l'harmonie, notamment entre tous les membres de la création humaine, hommes ou femmes, riches ou pauvres, adultes ou enfants, hétérosexuels ou homosexuels, instruits ou ignorants, oppresseurs ou opprimés.

L'oppression des sexes est donc contraire à l'islam.

J'ai appris l'islam à travers le Coran et, lorsque j'ai vu autour de moi la pratique de cette religion pour les femmes, je me suis dit que ce n'était pas pour moi.

J'ai entrepris des recherches : en quatorze siècles, il ne s'était pas écrit une ligne sur des interprétations féminines des Écritures. Or, dans le Coran, il y a davantage de versets sur la justice sociale liée aux femmes que sur tout autre type de justice.

Je porte le voile et ce n'est pas une marque d'oppression, c'est un choix.

Je ne veux pas être une Occidentale moderne, mais une musulmane moderne.

## MORGANE

Je n'utilise pas le mot de "prostituée".

Je dis plus volontiers que je suis une escort. Ou une pute : c'est une façon de se réapproprier un terme en général utilisé comme une insulte, de la même manière que les homosexuels se sont réapproprié le mot de "pédé".

Je préfère être *escort* plutôt que travailler en usine quarante heures par semaine. Je choisis mes horaires, je n'ai pas de patron, je gagne ma vie. L'important, c'est que cela reste un choix. Beaucoup affirment que la prostitution n'est jamais un choix. C'est évidemment un choix "contraint" - on ne le fait sans doute pas uniquement par plaisir, mais c'est le cas pour beaucoup d'autres métiers. Les personnes qui ont des journées extrêmement difficiles sur des chantiers ou dans la restauration diraient sans doute, elles aussi, qu'elles ont fait un choix contraint. Personne ne songerait à leur rétorquer, comme on le fait avec nous, que leur consentement ne vaut rien et qu'elles sont aliénées.

Le féminisme consiste à écouter la voix des femmes, sans porter de jugement moral et sans avoir d'a priori. Et pour moi, l'émancipation consiste à vivre selon ses propres désirs.

La prostitution ne consiste pas à vendre ou même à louer son corps, tout simplement, parce que le client ne peut pas en faire ce qu'il veut. Le travailleur sexuel propose une prestation qu'il réalise avec son corps, mais il fait aussi travailler sa tête ! Il y a des choses qu'il accepte de faire, d'autres qu'il ne fait pas et, pendant la prestation, il garde à tout moment le contrôle de ce qui se passe.

A ceux qui disent que la prostitution est forcément une atteinte à la dignité je réponds que c'est une forme de paternalisme très condescendant. C'est blessant, injurieux, méprisant, de s'entendre dire que ce métier est, par nature, un esclavage ou un asservissement. Il peut l'être, bien sûr, mais il ne l'est pas toujours. J'ai des amies qui ne pourraient pas faire ce que je fais, mais moi j'ai un rapport au corps qui me permet de le faire. Il faut respecter le ressenti de chacun, ne pas imposer aux autres sa propre vision des choses. Certaines personnes ne pourraient pas travailler dans un abattoir, d'autres auraient du mal à s'occuper de personnes âgées.

Moi, ce que je trouve dégradant, c'est plutôt d'être trader ou huissier de justice.

## GEENA

Quand je suis devenue mannequin, j'avais l'impression d'avoir réalisé mon rêve d'enfant. Que mon Moi extérieur correspondait enfin à ma vérité intérieure. Quand je regarde ma première campagne publicitaire, je me dis, Geena, tu as réussi, tu l'as fait, tu y es arrivée.

Mais j'ai réalisé que ce n'était que le début.

Nous sommes tous mis dans des cases par notre famille, par notre religion, par la société, l'époque dans laquelle nous sommes, et même par nos propres corps. Certaines personnes ont le courage de se libérer, de ne pas accepter les limites imposées par la couleur de leur peau ou par les croyances de ceux qui les entourent.

Pour ma part, ces neuf dernières années, certains de mes voisins, certains de mes amis, collègues, même mon agent, ignoraient tout de mon histoire.

J'ai été déclarée garçon à ma naissance.

Je me souviens quand j'avais cinq ans aux Philippines, je marchais autour de la maison et je portais ce T-shirt sur la tête. Et un jour, ma mère m'a demandée : « Pourquoi tu portes toujours ce T-shirt sur la tête ? »

J'ai dit : « Maman, ce sont mes cheveux. Je suis une fille. »

Je savais déjà comment m'identifier.

Le genre a toujours été considéré comme un fait immuable, mais nous savons maintenant que c'est en réalité plus fluide, complexe et mystérieux.

Quand j'avais quinze ans, toujours habillée comme un garçon, j'ai rencontré cette femme, une responsable de concours de beauté transgenre. Cette nuit-là, elle m'a demandée : « Pourquoi tu ne te présentes pas au concours ? »

Elle m'a dit qu'elle s'occuperait des frais d'inscription et des vêtements. Et cette nuit-là, j'ai gagné « meilleure en maillot de bain », « meilleure en robe longue » et j'ai été élue première dauphine parmi plus de 40 candidates.

Ce moment a changé ma vie. Tout d'un coup, j'avais découvert le monde des concours de beauté. Peu de personnes peuvent dire que leur premier boulot est reine de beauté transgenres, moi ça me va !

En 2001, ma mère, qui avait déménagé à San Francisco, m'a appelée et m'a dit : « Est-ce que tu savais que si tu viens aux États-Unis tu pourras changer ton prénom et l'indicateur du genre ? »

C'était tout ce que j'avais besoin d'entendre.

À ce moment-là aux États-Unis, vous aviez besoin d'être opérée avant de pouvoir changer votre prénom et l'indicateur de votre genre. Ma mère est venue avec moi quand je me suis faite opérer en Thaïlande. Elle m'a aussi dit de mettre deux E dans l'orthographe de mon prénom.

J'ai emménagé à San Francisco. Et je me souviendrai toujours la première fois que j'ai regardé mon permis de conduire californien, avec le prénom Geena et le genre F.

Pour certaines personnes, leur permis de conduire leur sert juste de pièce d'identité, mais pour moi, c'était mon permis de vivre, de me sentir digne.

Tout d'un coup, mes peurs disparaissaient. Je sentais que je pouvais réaliser mon rêve et partir à New York et devenir mannequin.

Beaucoup ne sont pas si chanceux.

Dans de ma communauté, le taux de suicide est neuf fois plus élevé que celui de la population globale. Tous les 20 Novembre, nous avons une veillée mondiale pour la Journée du souvenir trans, en mémoire des personnes assassinées juste parce qu'elles étaient transgenres.

Je suis ici sur scène grâce à une longue histoire de personnes qui se sont battues et ont lutté contre l'injustice. Je veux faire de mon mieux pour aider les autres à vivre leur vérité sans honte ni terreur. Je suis là, exposée, pour qu'un jour on n'ait plus jamais besoin d'une veillée du 20 Novembre.

## **BENOITE**

Faire tapisserie...

Une expression dont seules les filles qui en ont fait les frais connaissent la dimension d'humiliation et d'impuissance.

Les heures qu'on passe à faire semblant de ne pas attendre, à compulser les disques, à fouiller dans son sac à la recherche minutieuse de... rien, à guetter sans en avoir l'air le garçon qui vous plait mais que les usages ne vous autorisent pas à crocheter, pour souhaiter vers minuit que n'importe quel avorton s'approche et vous donne vie.

Ces bals, ces soirées, c'était mon épreuve du feu, toujours loupée. Je les quittais à chaque fois plus vaincue et plus furieuse.

Et il fallait bien que je devienne séduisante, n'est-ce pas ?

Une fille n'a pas le choix et une licence de lettres ne remplacera jamais la séduction. Au contraire.

Les années passaient, le succès ne venait pas. J'étais si sûre d'être moche et maladroite, que je n'ai pratiquement pas eu le courage d'enlever ma robe devant un garçon avant 24 ans, date d'un mariage si tardif que mes parents commençaient à croire qu'ils ne me caseraient jamais et que j'avais bien fait en somme d'entreprendre des études.

Pour une mère, le mariage de son fils n'est ni une victoire ni l'aboutissement d'une éducation. Mais quand il s'agit d'une fille, les parents cachent mal leur soulagement. Ouf ! Par le truchement d'un homme, elle est enfin à sa place dans la vie.

Nous devrions nous proclamer profondément et activement solidaires.

Solidaires des excisées, des voilées, des esclavagisées, des prostituées exploitées par des souteneurs, des filles de toutes couleurs enfermées dans les bordels du monde entier, des ouvrières qui travaillent à l'usine, qui travaillent à la maison et qui travaillent à faire des enfants sans récolter un triple salaire mais seulement un triple épuisement, des dames riches aussi qui du jour au lendemain ne sont plus des dames mais des femmes, du simple fait qu'elles ont cessé de plaire.

Solidaires. Et conscientes du fait que chaque femme soumise ou mutilée en tant que femme même à 10 000 km d'ici soumet et mutile toutes les autres.

Car il ne faudra pas trop compter sur les hommes pour nous accorder ce que nous ne réclamons pas assez fort. Si nous continuons à sourire adorablement, à supporter

vaillamment, à aimer aveuglément et à ignorer ce que leurs confrères continuent à faire tout près d'ici à nos consœurs, pourquoi les choses changeraient-elles ?

## MEGUMI

Je fais de l'art Manko. Qu'est-ce que c'est exactement ?

1° / Je prépare du plâtre. 2° / Je le plaque sur ma Manko. 3° / Je fais un moulage. 4° / Je peins et décore le moule. Voilà. Manko décorative !

La plupart des gens sont choqués. Mais je me demande pourquoi une Manko les choque ? Quand j'étais toute petite, on m'a appris que Manko était un vilain mot.

« Ne dis jamais ce mot tout haut ! »

Toute personne de sexe féminin naît avec une Manko. La plupart des bébés arrivent au monde par là. Toute cette haine n'a aucune raison d'être, or une simple allusion à la Manko évoque une image sale.

« Tu es bizarre de parler tout le temps de Manko » ; « Tu dois être drôlement chaude ! »

Les Japonais ont une image vraiment bizarre de la Manko. Alors J'ai voulu la rendre pop et décontractée. Et c'est comme ça que j'en suis venu à faire un pendentif Manko, un abat-jour Manko, une voiture télécommandée Manko, un étui de smartphone Manko, et même un canoë Manko... Il fonctionne, il flotte.

J'ai été arrêtée pour « obscénité encourageant des pulsions sexuelles dangereuses ». Ils sont venus chez moi et ils m'ont menottée. C'était un moment choquant, ils ont fait de moi une criminelle. La plupart de mes œuvres ont été confisquées par la police. Je suis probablement la première femme arrêtée au Japon pour avoir utilisé sa manko comme moyen d'expression.

Alors que les illustrations de pénis font partie de la pop culture, la vulve est considérée comme obscène, alors que c'est juste une partie du corps féminin. La police a dû penser qu'en m'arrêtant et en me mettant en prison, je présenterais facilement des excuses vu que je suis une femme célibataire. Et donc vulnérable. Mais je vais lutter. Si je perds le procès, la loi sera renforcée, les gens vont alors baisser les bras et s'autocensurer. C'est dangereux.

Il était une fois une princesse... qui devint amoureuse.

Ce fut très facile. On ne voyait que trop que le prince était charmant, que je ne pouvais aimer que lui. Il n'a pas son égal, dans le monde entier. Il est si merveilleux. Comment résister ?

Un jour mon prince viendra, un jour on s'aimera dans son château, heureux, s'en allant goûter le bonheur qui nous attend. Quand le printemps, un jour, ranimera l'amour ; les oiseaux chanteront, les cloches sonneront l'union de nos cœurs, un jour.

Je suis désolé...

Question 01 \_ Comment définis-tu le consentement ?

Question 02 \_ Penses-tu que le consentement c'est de ne pas dire non ?

Question 03 \_ Penses-tu que le consentement c'est de dire oui ?

Question 10 \_ Penses-tu que c'est à la personne qui n'a pas envie d'un rapport sexuel de faire l'effort de l'exprimer ou à la personne qui a envie d'un rapport sexuel de faire l'effort de demander ?

Question 12 \_ Est-ce que lorsque tu as un doute sur le consentement d'une personne tu réessayes plus tard ?

Question 35 \_ Crois-tu que si une personne est affectueuse cela signifie qu'elle est probablement sexuellement intéressée ?

Question 42 \_ T'arrive-t-il de te sentir obligé.e d'avoir une relation sexuelle ?

Question 48 \_ Penses-tu qu'il soit acceptable d'entreprendre quelque chose de sexuel avec une personne qui est endormie ?

Question 49 \_ Et si cette personne est ton.ta partenaire ?

Question 51 \_ Penses-tu que le devoir conjugal est une forme de consentement ?

Question 54 \_ Penses-tu que tu as des pulsions incontrôlables ? Si oui, considères-tu que c'est naturel et qu'on ne peut rien y faire ?

Question 56 \_ Penses-tu que c'est facile de dire non à une personne que tu aimes ?

Question 60 \_ As-tu déjà violé quelqu'un ?

Question 65 \_ Es-tu mal à l'aise avec ton corps ou avec ta sexualité ?

Question 67 \_ As-tu déjà utilisé la jalousie comme moyen de contrôle ?

Question 73 \_ Agis-tu différemment lorsque tu as bu ?

Question 82 \_ Considères-tu, dans le cadre d'un rapport hétérosexuel, que c'est à la personne qui peut tomber enceinte de s'occuper de la contraception ?

Question 87 \_ Crois-tu que si une personne est habillée d'une certaine manière, c'est acceptable de la voir comme un objet sexuel ?

Question 93 \_ Si une personne est habillée en drag-queen ou drag-king, le vois-tu comme une invitation à faire des commentaires à caractère sexuel ?

Question 98 \_ Est-ce que tu trouves que ces questions sont répressives ?

## HILLARY

Chers responsables, chers invités,

Je voudrais remercier le secrétaire général de m'avoir invitée à faire partie de cette importante 4<sup>ème</sup> conférence mondiale sur les femmes tenue par l'ONU.

Ceci est une vraie célébration. Une célébration de l'implication des femmes sur chaque aspect de la vie. À la maison, au travail, dans la société, en tant que mère, femme, sœurs et filles, étudiantes, ouvrières, citoyennes et dirigeantes. C'est aussi un rassemblement porté par toutes les femmes qui s'accomplissent tous les jours dans tous les pays.

Ce que nous commençons à comprendre, un peu partout dans le monde, c'est que si les femmes sont en bonne santé et instruites, leurs familles prospèrent.

Si les femmes sont libérées de toute violence, leurs familles prospèrent.

Si les femmes ont la chance de pouvoir travailler et de gagner leur vie, en tant que partenaire à part entière dans la société, leurs familles peuvent s'épanouir.

Et lorsque les familles prospèrent, les communautés et les nations prospèrent aussi.

En ce moment même, alors que nous sommes ici, des femmes du monde entier donnent naissance et éduquent leurs enfants, préparent des repas, font la lessive et le ménage dans leurs maisons, travaillent dans les champs ou sur des chaînes de montage, gèrent des entreprises, des pays.

Des femmes sont également en train de mourir de maladies qui auraient pu être évitées ou traitées. Elles voient leurs enfants succomber à la malnutrition causée par la pauvreté et la carence économique. Elles sont privées du droit d'aller à l'école par leurs propres pères et frères. Elles sont contraintes à la prostitution. Elles n'ont pas le droit de souscrire à des prêts. Elles sont bannies des urnes.

Celles d'entre nous qui ont la chance d'être ici ont la responsabilité de parler au nom de celles qui ne peuvent pas.

[PHÈDRE]

Ah ! cruel, tu m'as trop entendue.

Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.

Hé bien, connais donc Phèdre et toute sa fureur.

J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,

Innocente à mes yeux je m'approuve moi-même,

Ni que du fol amour qui trouble ma raison

Ma lâche complaisance ait nourri le poison.

Objet infortuné des vengeances célestes,  
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.  
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc  
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang,  
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle  
De séduire le coeur d'une faible mortelle.

En tant qu'Américaine, je voudrais parler des femmes de mon propre pays. Ces femmes qui élèvent des enfants avec le salaire minimum, ces femmes qui ne peuvent pas s'offrir de soin de santé ou de garde d'enfants. Ces femmes dont la vie est menacée par la violence, notamment celle dans leurs propres maisons. Je voudrais parler de ces mères qui se battent pour bénéficier de bonnes écoles, de quartiers sécurisés, d'air pur et d'un environnement sain. De ces femmes âgées, parfois veuves, qui se rendent compte qu'après s'être occupées de leurs familles, leurs compétences et leurs expériences de vie ne sont pas valorisées sur le marché du travail.

De ces femmes qui travaillent de nuit en tant qu'infirmière, réceptionniste ou cheffe d'établissement de restauration rapide, afin de pouvoir être à la maison la journée avec leurs enfants.

Et de ces femmes qui, partout dans le monde, n'ont tout simplement pas le temps de faire ce qu'on leur demande de faire chaque jour.

Partout dans le monde, ce sont les femmes qui subissent le plus souvent le non-respect des droits de l'Homme.

Je crois que maintenant, à la veille d'un nouveau millénaire, il est temps de briser le silence. Il est temps pour nous de dire qu'il n'est plus acceptable de débattre des droits de la femme comme s'ils étaient distincts des droits de l'Homme.

Quand des nouveau-nés se voient refuser la nourriture, sont noyés ou étouffés, quand on leur brise les reins parce qu'ils sont nés filles, on a affaire à une violation des droits de l'Homme.

Quand les femmes et les filles sont contraintes à l'esclavage ou à la prostitution, on a affaire à une violation des droits de l'Homme.

Quand les femmes sont aspergées d'essence et brûlées vives parce qu'on juge leur dot insuffisante, on a affaire à une violation des droits de l'Homme.

Quand des femmes sont violées au sein de leur propre communauté, quand des milliers d'entre elles sont violées pour des raisons politiques ou comme butin de guerre, on a affaire à une violation des droits de l'Homme.

Quand, dans le monde entier, la principale cause de décès chez les femmes de quatorze à quarante-quatre ans est la violence qu'elles subissent dans leur propre foyer, de la part des membres de leur propre famille, on a affaire à une violation des droits de l'Homme.

Quand des jeunes filles subissent de douloureuses et dégradantes mutilations génitales, on a affaire à une violation des droits de l'Homme.

Quand des femmes n'ont pas le droit de déterminer quelle sera l'étendue de leur propre famille et se voient imposer un avortement ou une stérilisation contre leur volonté, on a affaire à une violation des droits de l'Homme.

Si l'on doit retenir un message de cette conférence, c'est que les droits de l'Homme sont aussi ceux des femmes et que les droits des femmes sont, une bonne fois pour toutes, les droits de l'Homme.

Que cette conférence soit un appel à l'action pour nous tous et pour le monde entier.

Que la bénédiction de dieu soit sur vous, sur votre travail, et sur tous ceux qui en bénéficieront.

Bonne chance et merci beaucoup.

## CHIMAMANDA

Je voudrais commencer par vous parler d'un de mes meilleurs amis, Okoloma. Okoloma est mort dans le célèbre crash aérien de Sosoliso au Nigeria en 2005. Okoloma est la première personne à m'avoir qualifiée de féministe.

J'avais environ quatorze ans. Nous étions chez lui, nous polémiqions. Je ne me rappelle pas quel était le sujet de ce débat, mais je me souviens du regard d'Okoloma tandis que j'affûtais mes arguments et de sa remarque : « Tu es une féministe, tu sais. »

Ce n'était pas un compliment.

Je n'avais qu'une vague idée de ce que signifiait le mot féministe. Et je ne voulais surtout pas qu'Okoloma le sache. Du coup, je ne me suis pas appesantie et j'ai continué à débattre, et la première chose que j'ai faite en rentrant chez moi était de chercher la signification du mot *féminisme* dans le dictionnaire.

Cela montre à quel point le terme *féministe* est chargé de connotations lourdes et négatives.

On déteste les hommes, on déteste les soutiens-gorge, on déteste la culture africaine, on estime que les femmes devraient toujours être aux manettes, on ne se maquille pas, on ne s'épile pas, on est toujours en colère, on n'a aucun sens de l'humour, on ne met pas de déodorant.

Les hommes et les femmes sont différents. Nous n'avons ni les mêmes hormones, ni les mêmes organes génitaux, ni les mêmes capacités biologiques. Les femmes peuvent avoir des enfants, les hommes non. Les hommes sécrètent de la testostérone et sont en général plus forts physiquement que les femmes.

Il y a un peu plus de femmes que d'hommes dans le monde, et pourtant les hommes occupent la plupart des postes importants ou prestigieux. Cela s'expliquait il y a un millier d'années parce que les êtres humains vivaient dans un environnement où la force physique était l'attribut essentiel pour la survie ; les plus vigoureux avaient le plus de chances d'être des meneurs. Et les hommes sont en général doués d'une force physique supérieure (à de nombreuses exceptions près, bien entendu).

Mais le monde où nous vivons aujourd'hui est complètement différent. L'être le mieux qualifié pour diriger n'est pas le plus fort physiquement. C'est le plus créatif, le plus intelligent, le plus inventif. Les hormones ne jouent aucun rôle dans ces qualités. Nous avons évolué. Nos idées sur la question du genre, en revanche, n'ont pas beaucoup progressé.

Nous devons élever nos filles autrement. Nous devons élever nos fils autrement. Notre façon d'éduquer les garçons les dessert énormément. Nous apprenons aux garçons à redouter la peur. Nous apprenons aux garçons à redouter la faiblesse, la vulnérabilité. Nous leur apprenons à dissimuler leur vraie nature, car ils sont obligés d'être des hommes durs.

Au lycée, un garçon et une fille, adolescents, sortent tous les deux avec un peu d'argent de poche. Pourtant, c'est toujours le garçon qui doit régler l'addition pour prouver sa virilité. Et si nous inculquions aux garçons et aux filles qu'il ne faut pas faire de lien entre virilité et argent ? Et si l'idée n'était pas « c'est au garçon de payer » mais « c'est à celui qui a le plus d'argent de payer » ?

Quant aux filles, nos torts envers elles sont encore plus graves, parce que nous les élevons de façon qu'elles ménagent l'ego fragile des hommes. Nous apprenons aux filles à se diminuer, à se sous-estimer. Nous leur disons : Tu peux avoir de l'ambition, mais pas trop. Tu dois viser la réussite, sans qu'elle soit trop spectaculaire sinon tu seras une menace pour les hommes. Si tu es le soutien de famille dans ton couple, feins de ne pas l'être, notamment en public, faute de quoi tu l'émasculeras.

Dernièrement, une fille a été victime d'un viol collectif dans une université au Nigeria, et beaucoup de jeunes Nigériens, hommes et femmes, ont plus ou moins réagi comme suit : « bien sûr, c'est mal de violer, mais qu'est-ce qu'elle faisait là, cette fille, dans une chambre avec quatre garçons ? »

Oublions si c'est possible l'inhumanité atroce de cette réaction. En raison de leur éducation, ces Nigériens sont convaincus de la culpabilité intrinsèque des femmes.

Le problème avec cette détermination sexuelle, c'est qu'elle vous dicte ce que vous devez être au lieu de prendre en compte qui vous êtes. Vous imaginez à quel point nous serions plus heureux, plus libres d'être nous-mêmes, sans le poids de ces conventions.

Prenez la cuisine, par exemple. De nos jours, ce sont surtout les femmes qui se chargent des tâches ménagères. Pourquoi ? Les femmes sont-elles nées avec le gène de la cuisine ?

J'allais suggérer que les femmes sont peut-être effectivement nées avec le gène de la cuisine, puis je me suis souvenue que la plupart des cuisiniers célèbres – ces « chefs », pour reprendre le nom prestigieux qu'on leur attribue – sont des hommes.

Moi-même, j'essaie de désapprendre nombre de leçons sur le genre que j'ai intériorisées en grandissant. Mais je reste vulnérable face au poids des conventions.

Une conversation sur la question du genre n'est jamais facile. Cela gêne ou même agace les gens. Femmes et hommes. Quand on évoque la question du genre, on fait parfois face à une résistance immédiate. Certains hommes réagissent en disant : « C'est intéressant, j'en conviens, mais ce n'est pas ma façon de penser. La question du genre, je ne me la pose jamais ». Peut-être.

Et c'est un élément du problème, que les hommes ne réfléchissent pas activement à cette question du genre, ou n'y fassent pas attention. Qu'un grand nombre d'entre eux disent que tout va bien désormais. De sorte que beaucoup d'hommes ne font rien pour améliorer les choses. Il est impératif que les hommes réagissent face à tous ces faits flagrants de la vie quotidienne.

Certains mettront en avant la biologie évolutive et les singes, la façon dont les femelles s'inclineraient devant les mâles, ce genre de chose. Sauf que nous ne sommes pas des singes. Les singes vivent dans les arbres et se nourrissent de vers de terre au petit déjeuner. Ce n'est pas notre cas.

D'autres diront que la femme est soumise à l'homme à cause de notre culture. Mais la culture est en constante évolution. J'ai deux ravissantes nièces, des jumelles de quinze ans qui vivent à Lagos. Si elles étaient nées un siècle plus tôt, on les aurait tuées parce que, à cette époque-là, la culture ibo considérait la naissance de jumeaux comme un mauvais présage. De nos jours, c'est une coutume inconcevable pour les Ibos.

La culture ne crée pas les gens. Les gens créent la culture. Et s'il est vrai que notre culture ne reconnaît pas l'humanité pleine et entière des femmes, nous pouvons et devons l'y introduire.

Je pense très souvent à mon ami Okoloma. Okoloma avait raison de me qualifier de féministe ce jour-là, il y a bien longtemps. Je suis féministe. Et quand j'avais cherché le sens du mot dans le dictionnaire, ce jour-là, j'avais lu :

Féministe : personne qui croit à l'égalité sociale, politique et économique des sexes.